

on peut s'interro-
e s'efforts contribuent à
ne que la politique
dans les quar-
une moindre ins-
d'une limite à
es maires n'ont
leur ville. Mais
prérogatives et
des habitants à
qui les concer-
me, c'est-à-dire
la participation
de gérer les
plutôt que de
des groupes à
condition de vie.
s négativement
ils posent. En
conduites émeu-
ées le plus sou-
gories morales et
non pas comme
ement politiques
conduite collective
te alors, on peut
que la nouvelle
ers et de l'immi-
un rôle politique
terme d'une pro-
égation.

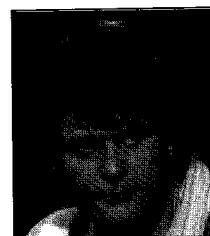
que de la ville.
un échec de la
une fatalité à la
es dès lors que
et d'une certaine
signification poli-
eponse politique

Jeunes de cité : unité ou diversité Une enquête de terrain

Dans le débat public, les « jeunes de cité », « jeunes issus de l'immigration » ou « jeunes de banlieue » font l'objet d'un discours homogène. Ces jeunes sont traités sous les feux de la rampe médiatique comme « déviants », « sauvageons », « délinquants » ou « intégristes » et deviennent malgré eux l'une des principales sources d'insécurité en France. En quoi la terminologie « jeunes de cité » fait-elle que ces jeunes de milieux populaires, enfants d'ouvriers et d'immigrés pour certains, évoluant dans des logements sociaux de plusieurs étages, sont un objet parlé, stigmatisé, « diabolisé » dans le discours commun ?

En effet, ces jeunes sont souvent appréhendés dans des situations de marginalités sociales en proie à la délinquance, et sont pour la plupart issus de l'immigration maghrébine ; ils arborent casquette et bas de survêtement, sont en échec scolaire et

si possible, gravitent en « bas des barres », désœuvrés, à la quête d'un joint et/ou d'une « incivilité ». Mais le jeune à casquette n'est pas toujours représentatif de l'ensemble des jeunes qui vivent ou habitent en cité HLM. Pour preuve, la présence de musulmans pratiquants dans les cités populaires, portant barbes longues et kamis et devenus depuis peu la nouvelle figure d'épouvante de notre société, est aussi réelle que celle du « sauvageon » à casquette. Et malgré l'image de peur qu'il suscite, « l'intégriste »



Eric Marlière est docteur en sociologie et auteur de *Jeunes en cité. Diversité des trajectoires ou destin commun ?* L'Harmattan, Paris, 2005.

L'émergence certes plus timorée mais néanmoins de plus en plus visible du « jeune de cité brillant » érigé en chef d'entreprise ou ayant réussi des études, forme une troisième icône du « jeune de banlieue » ou du « jeune issu de l'immigration ».

Jeunes de cité : unité ou diversité.

Les anciens comme le nom l'indique, sont les individus les plus âgés qui occupent l'espace résidentiel. Âgés de trente-cinq à cinquante ans environ pour les plus vieux, ce groupe constitue certes une entorse à la définition de la jeunesse. Il est composé de jeunes nés au Maghreb (notamment pour les plus âgés), de jeunes issus de l'immigration – pour plus de la moitié d'entre eux si l'on ajoute les individus nés au Maghreb –, de Français « de souche » et enfin, pour moins d'un quart d'entre eux, d'enfants d'Italiens, d'Espagnols ou de Portugais.

marque une rupture avec celle du « beur à casquette ». Enfin, l'émergence certes plus timorée mais néanmoins de plus en plus visible – du moins pour les observateurs attentifs – du « jeune de cité brillant » érigé en chef d'entreprise ou ayant réussi des études, forme une troisième icône du « jeune de banlieue » ou du « jeune issu de l'immigration »⁽¹⁾. Cet article fait suite à un travail de recherche reposant sur une étude ethnographique qui a pour objet les conséquences économiques et sociales du délitement des banlieues ouvrières sur les enfants d'ouvriers et d'immigrés. Dans ce quartier de la proche banlieue parisienne, secteur en voie de mutations et de recompositions, nous avons pu constater l'existence d'une pluralité de trajectoires chez les jeunes d'une petite cité HLM à travers la manifestation de sept groupes de jeunes qui investissent

l'espace social de différentes manières. De même, et ce paradoxalement avec les différences de trajectoires constatées, nous avons pu observer l'existence de pratiques culturelles collectives liées à un passé migratoire et ouvrier commun. C'est ce que nous allons tenter de voir dans les deux parties suivantes.

DES TRAJECTOIRES DIFFÉRENTES D'UN JEUNE À L'AUTRE

La division socio-spatiale fortement pressentie à la suite de nos travaux antérieurs s'est trouvée non seulement confirmée mais surtout plus complexe et fragmentée au fur et à mesure de l'avancement de l'enquête. Dans cet article, nous allons mieux définir ces groupes en fonction de leurs pratiques culturelles pour leur donner une plus grande clarté. À cette fin, il est préférable de redéfinir leurs caractéristiques, même si le risque de simplifier leurs caractéristiques est grand. Les entités mesurables physiquement dans l'espace territorial de la cité regroupent un ensemble de trajectoires sociales communes en fonction de critères objectifs que sont l'âge, le niveau scolaire, l'aptitude à exercer ou pas des « carrières » délinquantes, les origines familiales. Ces groupes, bien entendu, ne sont pas hermétiques et encore moins immuables⁽²⁾ mais la pratique spatiale observée permet de reconstruire des trajectoires sociales spécifiques en fonction de critères objectifs.

(1) : Tous les « jeunes de banlieue » ne sont pas des jeunes issus de l'immigration et inversement.
(2) : J'entends par immuable le flottement qui peut exister chez certains jeunes susceptibles de passer d'un groupe à l'autre, et des fluctuations liées à des conjonctures qui construisent ces jeunes.

Les anciens comme le plus âgés qui occupent cinq à cinquante ans constitue certes une est composé de jeunes plus âgés), de jeunes moitié d'entre eux si –, de Français « de s d'entre eux, d'enfant Ces adultes, dont mariés et ont quitté l années 1980, invest end ou en soirée l'e cité HLM ; ils se re pour voir jouer l'é qu'ils formaient v années et restent d football. Ils font par tion un peu partic âgés d'entre eu v emploi ouvrier dans lurgiques du quart miers à développe l'usine ; entre app au lycée, activités quance (vols à la ti apprentissage dan plus intrépides « pratiques culturel » aujourd'hui : pas rnières délinquante minorité), goût po Tacchini, l'envie d local. Ces jeunes nance d'Afrique c traditionnelles de le Ramadan à le ouvrier, ces jeune s'adapter dans u soit des délinqua riés du tertiaire de quartier.

Les galériens tra qu'ils approch pour la plupart dominance entre ou algériennes" nord, lieu où se et de manière p

Jeunes des cités

Les *anciens* comme le nom l'indique, sont les individus les plus âgés qui occupent l'espace résidentiel. Âgés de trente-cinq à cinquante ans environ pour les plus vieux, ce groupe constitue certes une entorse à la définition de la jeunesse. Il est composé de jeunes nés au Maghreb (notamment pour les plus âgés), de jeunes issus de l'immigration – pour plus de la moitié d'entre eux si l'on ajoute les individus nés au Maghreb –, de Français « de souche » et enfin, pour moins d'un quart d'entre eux, d'enfants d'Italiens, d'Espagnols ou de Portugais.

Ces adultes, dont la plupart sont mariés et ont quitté la cité à la fin des années 1980, investissent le week-end ou en soirée l'espace nord de la cité HLM ; ils se rendent au stade pour voir jouer l'équipe première qu'ils formaient voici quelques années et restent des passionnés de football. Ils font partie d'une génération un peu particulière : les plus âgés d'entre eux ont exercé un emploi ouvrier dans les usines métal-

lurgiques du quartier, mais ont été paradoxalement les premiers à développer des stratégies les écartant du monde de l'usine ; entre appartenance ouvrière, petits boulots, études au lycée, activités indépendantes de commerce ou délinquance (vols à la tire, initiation aux premiers trafics de drogue, apprentissage dans les « techniques de braquage » pour les plus intrépides...) ; enfin, ils sont aussi les « pionniers » des pratiques culturelles qui caractérisent les « jeunes des cités » aujourd'hui : passion pour le football, entrées dans des carrières délinquantes voire dans le grand banditisme (pour une minorité), goût pour les tenues de survêtements Adidas ou Tacchini, l'envie de rester entre soi dans l'espace résidentiel local. Ces jeunes, lorsqu'ils sont issus de familles en provenance d'Afrique du Nord conservent en partie les pratiques traditionnelles de leurs parents : ils sont les premiers à faire le Ramadan à l'école et dans le quartier⁽³⁾. Nés dans le monde ouvrier, ces jeunes dans les années 1980 sont contraints de s'adapter dans un contexte de déclin industriel qui en feront soit des délinquants, soit des intérimaires ou encore des salariés du tertiaire, voire les premiers animateurs ou éducateurs de quartier.

Les *galériens trentenaires* forment un groupe plus jeune puisqu'ils approchent la trentaine en l'an 2000. Ces jeunes sont pour la plupart issus de l'immigration, et il n'y a guère de prédominance entre les enfants originaires de familles marocaines ou algériennes⁽⁴⁾. Ces jeunes occupent également l'espace nord, lieu où se trouvent les cafés et la rue, quotidiennement et de manière plus intensive. La plupart n'ont pas réalisé de

Nés dans le monde ouvrier, ces jeunes, dans les années 1980, sont contraints de s'adapter dans un contexte de déclin industriel qui en feront soit des délinquants, soit des intérimaires ou encore des salariés du tertiaire, voire les premiers animateurs ou éducateurs de quartier.

(3) : Cette classe d'âge est aussi une « génération » meurtrière car ils symbolisent en quelque sorte la déception de la Marche pour l'égalité au début des années 1980, et localement, un tiers d'entre eux ne dépasseront pas la trentaine en raison soit des morts violentes ou des décès causés par le Sida et la toxicomanie, mais également par des activités délictueuses parfois importantes et périlleuses.

Jeunes des cités

groupes de jeunes qui se révèlent physiquement dans l'espace résidentiel, ces jeunes ne forment pas un groupe en tant que tel : ils sont le fruit d'une construction qui les rassemble à travers la variable spatiale – leur invisibilité dans l'espace public local. Ces jeunes, pour la moitié d'entre eux, sont issus de l'immigration maghrébine et pour le reste, ils sont soit enfants de Français « de souche », soit enfants d'Italiens, d'Espagnols, de Portugais et même d'Antillais. Ces jeunes, pour les trois quarts, se sont engagés dans des études longues – des grandes écoles pour les plus ambitieux aux diplômes de troisième cycle – ce qui les contraint à mener une vie que l'on peut qualifier « d'ascétique ». Ils fuient à la fois « l'univers de la cité » et les vestiges du monde ouvrier, en s'investissant dans des études longues ou des projets professionnels ambitieux, mais ils restituent dans d'autres milieux sociaux l'atmosphère de la cité qu'ils cherchent, paradoxalement, à fuir⁽⁹⁾. La plupart de ces jeunes ont en quelque sorte un parcours de funambule, une sorte « d'habitus clivé » entre le monde professionnel et leur passé dans une cité HLM de banlieue (voir encadré ci-dessous).

Ces trois groupes appartiennent à la même classe d'âge mais connaissent des parcours sociaux différents voire opposés. Certains de ces jeunes sont originaires d'une même famille et il n'est pas rare de voir un frère appartenir aux galériens trentenaires et un autre être musulman pratiquant ; de même, les invisibles ont des frères parmi les musulmans pratiquants ou les galériens trentenaires. Mais cette classe d'âge se distingue des suivantes pour des raisons importantes ; en effet, ces jeunes ont eu vingt ans au début des années 1990, alors que la situation économique était défavorable (entre autre à cause de la guerre du Golfe). Ce qui complique sensiblement les possibilités d'insertion professionnelle et donc les voies « d'intégration ». De plus, ces jeunes ont connu les déceptions de la non-intégration de leurs aînés, à travers la marche des beurs, l'échec de l'éducation populaire et la disparition définitive du monde ouvrier local. Les projections dans l'avenir comme les références au passé sont difficiles à concevoir. Dans un tel contexte, la petite délinquance et la « galère », les études longues et ascétiques et un islam pratiqué assidûment sont des réponses à la fermeture des possibles pour ces jeunes à l'époque.

Plus jeunes, les Marocains en voie d'insertion sociale ont entre 22 et 25 ans à l'époque de l'enquête. Ces derniers investissent l'espace sud – la coulée verte et l'allée piétonne notamment – et sont originaires pour les trois quarts de familles en

(6) : Cet apprentissage de la « défonce » se résume dans ce contexte à apprendre à rouler et à fumer un joint avec la « dignité » du fumeur qui sait se tenir, à savoir montrer qu'il n'a pas fumé du cannabis.

(7) : Voir Sylvain Aquatias, « Cannabis du produit aux usages. Fumeurs de haschich dans des cités de la banlieue parisienne », *Société contemporaine*, n°36, 1999.

(8) : Les invisibles sont des jeunes de la cité observée en voie d'insertion sociale et professionnelle en raison d'un bon niveau scolaire, d'une « bonne présentation » et qui se sont éloignés des pratiques de sociabilité des autres jeunes.

(9) : Transfuges de classe pourrait-on dire, ces jeunes restent perçus dans d'autres milieux comme des jeunes nés en banlieue défavorisée.

Jeunes de cité : unité ou diversité.

provenance des campagnes d'Agadir. Ils ont poursuivi ou font, pour la plupart, des études supérieures courtes, comme l'illustrent les nombreux parcours pour l'obtention d'un BTS ou d'un DUT. Ces trajectoires témoignent d'une volonté de

**D'origine familiale
« ruralo-ouvrière marocaine »,
ces jeunes cumulent, de manière
stratégique et de plus en plus
individuelle, diplômes, relations
extérieures et activités sociales
qui les amènent plus rapidement
que leurs aînés à trouver
une place dans la société et sur
le marché du travail.**

concrétisation professionnelle efficace et rapide dans un marché du travail qui connaît une reprise certaine à l'époque⁽¹⁰⁾. De plus, ces jeunes ont une pratique spatiale plus ou moins intensive en fonction des horaires de cours, des petits boulots mais également des sorties, des « plans soirées » qui se déroulent entre cinéma, discothèque et réception plus privée chez des copains « étrangers au monde des cités ». Autrement dit, ces jeunes conjuguent activités que l'on retrouve dans les pratiques culturelles proches des autres jeunes de cité, mais s'en éloignent en raison d'une insertion professionnelle progressive autour d'études, de petits boulots et d'un développement des sociabilités étrangères à leur milieu d'origine. D'origine familiale « ruralo-ouvrière marocaine », ces jeunes cumulent, de manière stratégique et de plus en plus individuelle, diplômes, relations extérieures et activités sociales qui les amènent plus rapidement que leurs aînés à trouver une place dans la société et sur le marché du travail.

Les *kabyles déviants* ont à peu près le même âge que les Marocains du groupe précédent et, comme leur nom l'indique, sont issus majoritairement de familles en provenance de Kabylie (un peu plus de la moitié), le reste étant constitué de jeunes issus de l'immigration marocaine et tunisienne. Moins importantes dans cette cité, les familles d'origine algérienne, principalement de Kabylie, sont paradoxalement les plus nombreuses avec 5 familles de onze enfants. L'ensemble de ces jeunes a des pratiques spatiales très différentes de celles du groupe précédent ; les *kabyles déviants* évoluent dans l'espace central de la cité où se situent la cour et les halls d'entrée : leur présence dans les cages d'escaliers est essentielle pour le trafic de cannabis et d'autres activités illégales. Ces jeunes investissent l'espace résidentiel à la manière des *galériens trentenaires* dans la mesure où ils se lèvent tard, occupent les halls d'entrée de manière intensive à partir de 14 heures pour se coucher vers 2 heures du matin. Mais ces jeunes, à la différence de leurs aînés – parfois grands frères biologiques – conjuguent activités légales ou illégales, comme l'atteste l'inscription de certains d'entre eux dans des sociétés d'intérim ou des emplois à temps partiels (sandwicherie, garage, surveillance et gardiennage). On note une flexibilité

(10) : Nous sommes à la fin des années 1990.

plus importante
aux galériens trentenaires

Les jeunes majeurs résidentiel en t...
dique. À la diffé...
de réelles préd...
si les enfants d...
breux que les je...
également la p...
dits de souche...
de couple mixte...
tissent égaleme...
mais dans un h...
occupé par les...
sont également...
très régulière...
même s'ils se lè...
trent à des heure...
les galériens t...
kabyles déviants...
pas véritableme...
l'adolescence, ce...
bulente et surto...
jeunes. Les jeun...
un choix de carri...
à prendre en mat...
dans une sorte d...
boulots, le trafic...
activités contrad...
rencent, mais s'av...
société de conso...
ler plusieurs act...
(petits trafics, in...
(Voir encadré ci-)

Ces trois dern...
socialisation d...
grandi dans un...
sés dans un co...
éloigne définit...
parents, ce qui...
même les trois...
plupart d'entre...
vers la fin des a...
alors à la fois d...
lente mais évide...
rement restruct...
traces physique

plus importante dans les activités quotidiennes par rapport aux *galériens trentenaires*.

Les *jeunes majeurs* sont les plus jeunes adultes à occuper l'espace résidentiel en tant qu'individus ayant atteint la majorité juridique. À la différence des deux groupes précédents, il n'y a pas de réelles prédominances en matière d'origine familiale, même si les enfants de familles algériennes sont un peu plus nombreux que les jeunes issus de l'immigration marocaine. On note

également la présence de Français dits de souche ainsi que des enfants de couple mixte⁽¹¹⁾. Ces jeunes investissent également l'espace de la cour mais dans un hall différent de celui occupé par les kabyles déviants. Ils sont également présents de manière très régulière dans l'espace local même s'ils se lèvent plus tôt et rentrent à des heures moins tardives que les *galériens trentenaires* et les kabyles déviants. Ces jeunes ne sont pas véritablement sortis du cycle de

l'adolescence, ce qui explique leur présence à la fois plus turbulente et surtout plus massive que les autres groupes de jeunes. Les jeunes majeurs n'ont pas encore véritablement fait un choix de carrière puisqu'ils sont au carrefour des décisions à prendre en matière de destinées sociales : l'avenir se construit dans une sorte d'alternative temporelle entre l'école, les petits boulots, le trafic de cannabis, voire les activités de recel. Ces activités contradictoires se côtoient, s'alternent et se concurrencent, mais s'avèrent révélatrices d'un désir de participer à la société de consommation. Cette ambition les pousse à cumuler plusieurs activités sans rapport les unes avec les autres (petits trafics, investissement scolaire, intérim, animation...) (Voir encadré ci-dessous).

Ces trois derniers groupes ont connu des contextes de socialisation différents de ceux des trentenaires ; ils ont grandi dans un quartier post-industriel et se sont socialisés dans un contexte économique et politique qui les éloigne définitivement des destinées ouvrières de leurs parents, ce qui semblait moins évident pour les anciens ou même les trois groupes de trentenaires évoqués supra. La plupart d'entre eux, qui ont atteint la majorité juridique vers la fin des années 1990 (pour les plus âgés), bénéficient alors à la fois d'une conjoncture de reprise économique lente mais évidente à l'époque, et aussi d'un quartier entièrement restructuré sur le plan urbanistique effaçant toutes traces physiques du monde ouvrier.

Les jeunes majeurs n'ont pas encore véritablement fait un choix de carrière puisqu'ils sont au carrefour des décisions à prendre en matière de destinées sociales : l'avenir se construit dans une sorte d'alternative temporelle entre l'école, les petits boulots, le trafic de cannabis, voire les activités de recel.

[11] : Mère française, père maghrébin.

UNE CULTURE COMMUNE AUTOUR DE CERTAINES VALEURS

La mise en valeur de ces groupes soulève alors la question de leur validité réelle dans l'espace territorial. En effet, a contrario, nous pouvons également affirmer qu'il existe des comportements identiques parmi ces jeunes. La plupart d'entre eux ici se réfèrent à la fois aux traditions rurales des pays du Maghreb, à un islam réinterprété dans le contexte urbain et post-industriel, à une maîtrise des codes culturels et institutionnels de la société française et, enfin, à une consommation matérielle parfois ostentatoire. Ces pratiques culturelles sont le syncrétisme de plusieurs influences protéiformes et multipolaires. Autrement dit, ces jeunes sont influencés par plusieurs valeurs qui s'imbriquent, se juxtaposent et se concurrencent parfois pour définir les codes sociaux qui seront les leurs. Les règles communes observées par

**Ces jeunes ont grandi ensemble
et connaissent des modes
de socialisation identique.**

**La prise en compte d'une histoire
commune autour d'un passé
migratoire et ouvrier des parents,
mais également d'un cadre social
autour d'un territoire commun,
espace physique où s'est déroulée
leur jeunesse est d'une
importance capitale.**

chaque jeune malgré les différences de niveau d'étude, d'âge, ou encore de l'origine migratoire, sont déterminantes dans la construction des identités et des manières d'être. Rappelons ici que l'espace territorial de la cité est un espace social où l'interconnaissance est déterminante dans la manière de se construire et de se situer par rapport aux autres. Ces jeunes ont grandi ensemble et connaissent des modes de socialisation identique. La prise en compte d'une histoire commune autour d'un passé migratoire et ouvrier des parents, mais également d'un cadre social autour d'un territoire commun, espace physique où s'est déroulée leur jeunesse, est d'une importance capitale. Les règles communes fonctionnent comme de véritables codes de sociabilité et configurent en quelque sorte l'ensemble des rapports sociaux locaux : elles sont un « cadre d'expérience »⁽¹²⁾ et d'interprétation qui régissent les représentations sociales. Loin d'être anomiques, les rapports sociaux de ces jeunes sont donc normés par des règles qu'ils ont déployées dans leur espace résidentiel.

Cette mainmise symbolique de la tradition et de la religion sur les conduites fait de l'espace local, un territoire soumis à des codes culturels qu'il est difficile de transgresser, sous peine de s'exposer aux quolibets ou à l'exclusion. Ces codes de sociabilité sont au cœur d'enjeux symboliques spécifiques où se construisent les positions et les statuts de chaque jeune. Les rôles joués par le « charriage » et l'humour sont symptomatiques : les « vannes », sous des traits à la fois humoristiques

et imagés, s'avèrent être un enjeu social, un contrôle local du langage, parler, d'utiliser les mots, une maîtrise grammaticale – expressive – qui définit les cités de débit de mots, une maîtrise où recherche d'efficacité, des logiques bellicistes sont en jeu. L'essentiel est alors le respect de soi et des autres, la maîtrise de la « culture de rue » qui définit le jeune. Bien entendu, il existe des différences entre les groupes que nous avons étudiés, mais il est impossible pour un jeune de ne pas connaître ces codes⁽¹³⁾. Ainsi, tout ce qui est considéré comme cause la dignité personnelle est proscrit : se mettre à l'écart, l'espace local en est exclu, la musique passe pour une chose déliante ; être en colère est considéré comme un minimum de virilité, les études corporelles sont proscrites de la « bouffonnerie ». Les déceptions amoureuses sont à éviter, passer un jeune pour un jeune chose à éviter dans cet espace résidentiel très masculin et où le sexe féminin est considéré comme une chose à éviter afin d'être bien perçus, apprendre à ne pas se laisser aller, ce qui pourrait être considéré comme une chose se doivent de préserver leur honneur, contraints à des stratégies de relation amoureuse. La maîtrise de l'une des principales stratégies de camouflage, la dissimulation, est intégrante du comportement de leur construction identitaire, mais aussi se préserver leur honneur et sa réputation, que les pratiques culturelles et les symboles « spécifiques » des jeunes, les statuts de chaque jeune sont communautaires⁽¹⁴⁾.

Les représentations sociales sont celles que l'on vient d'étudier, élémentaire lorsque l'on les compare à ces jeunes avec les jeunes de la cité, que soit l'âge, le niveau d'étude, ont un regard très particulier

(12) : Voir Erwing Goffman, *Les cadres de l'expérience* (1^{ère} éd. 1974), Minuit, Paris, 1991.

AUTOUR URS

ve alors la question
territorial. En effet, a
ner qu'il existe des
jeunes. La plupart
dans rurales des
dans le contexte
des codes culturels
se et enfin, à une
Ces pratiques
influences pro-
les jeunes sont
se juxtapo-
es codes sociaux
observées par
les différences
âge, ou encore
sont détec-
construction des
manières d'être.
l'espace territorial
pa social où l'in-
est déterminante
se construire et
port aux autres.
ensemble et
des de socialisa-
se en compte
une autour d'un
etouvrier des
outur d'un terri-
ée leur jeu-
es communes
de sociabilité et
des rapports
erence » (12) et
tations sociales.
de ces jeunes
des boyées dans

et de la religion
être soumis à
sser sous peine
codes de socia-
étiques où se
que jeune. Les
ont symptoma-
humoristiques

et imagés, s'avèrent être les principaux outils du contrôle social, un contrôle local exercé par les pairs. La manière de parler, d'utiliser les mots, forme une structure sémantique et grammaticale – expression performative associée à des capacités de débit de mots rapides – révélatrice d'un lien social où recherche d'efficacité instantanée, compétition de soi et logiques bellicistes sont les principales motivations. L'enjeu essentiel est alors le respect de codes culturels facilitant l'estime de soi et des autres à travers des vestiges symboliques de la « culture de rue » que sont la dignité, la fierté et l'honneur. Bien entendu, il existe des nuances importantes selon les groupes que nous avons distingués, mais il est quasiment impossible pour un jeune de se démarquer de certains de ces codes⁽¹³⁾. Ainsi, tout ce qui remet en

cause la dignité personnelle est à proscrire : se mettre à danser dans l'espace local en écoutant de la musique passe pour une action humiliante ; être en colère sans montrer un minimum de virilité dans ses attitudes corporelles peut se réduire à de la « bouffonnerie » ; raconter ses déceptions amoureuses peut faire passer un jeune pour un sentimental, chose à éviter dans cet espace résidentiel très masculin et méditerranéen, et a-symétrique avec le sexe féminin. Ces jeunes façonnent leurs comportements afin d'être bien perçus par les autres et doivent surtout apprendre à ne pas « perdre totalement la face ». Pour cacher ce qui pourrait être appréhendé ici comme une faiblesse, ils se doivent de préserver leur intimité : ils sont notamment contraints à des stratégies de dissimulation pour cacher toute relation amoureuse. La peur du jugement collectif local est l'une des principales causes de conformation aux codes ; le camouflage, la dissimulation voire le mensonge font partie intégrante du comportement de l'ensemble des jeunes et de leur construction identitaire : protéger à la fois ses intérêts mais aussi se préserver des ragots est vital pour conserver son honneur et sa réputation. Ces codes de sociabilité montrent que les pratiques culturelles sont au cœur « d'investissements symboliques » spécifiques où se construisent les positions et les statuts de chaque jeune afin de préserver des modes de vie communautaires⁽¹⁴⁾.

Les représentations sociales véhiculées par les pratiques culturelles que l'on vient d'évoquer, prennent une dimension supplémentaire lorsque l'on observe le rapport conflictuel qu'ont ces jeunes avec les institutions d'une manière générale. Quel que soit l'âge, le niveau d'étude ou les trajectoires, ces jeunes ont un regard très particulier porté sur la société, avec des atti-

Ces jeunes façonnent leurs comportements afin d'être bien perçus par les autres et doivent surtout apprendre à ne pas « perdre totalement la face ». Pour cacher ce qui pourrait être appréhendé ici comme une faiblesse, ils se doivent de préserver leur intimité.

(13) : Les codes de sociabilité peuvent sensiblement varier d'une cité à l'autre.

(14) : J'ajouterai un petit bémol en ce qui concerne le groupe des invisibles qui rassemble les jeunes dont les propriétés les éloignent plus que tous les autres des traits de cette « culture » locale et commune.

Jeunes de cité : unité ou diversité.

tudes teintées de distance, de méfiance, voire d'hostilité envers les institutions d'une manière générale. En effet, le déclin du passé industriel local, accompagné de transformations parfois violentes (restructuration du quartier, déclin du monde ouvrier), a perturbé les modes de vie de la population immigrée et ouvrière qui y réside, développant ainsi un sentiment de persécution collective. Cela explique, d'une certaine manière, l'hostilité qui anime ces jeunes face aux institutions, la police ou encore les élus ; la perception qu'ils en ont, vision cynique et inquiète du monde social qui les entoure, est liée à un

La perception qu'ont ces jeunes de la société s'inscrit dans un historique où la persistance d'un conflit latent structure leur manière d'aborder les institutions.

ensemble de processus historiques où racisme, discriminations scolaires ou encore persécution policière font partie de la vie de ces jeunes : une dizaine de jeunes dans la cité étudiée étaient fichés au grand banditisme au cours des années 1970 et

1980, ce qui explique en partie les rapports tendus et conflictuels avec la police bien avant les « émeutes urbaines » aujourd'hui médiatisées ; au début des années 1980, suite à la mise en place des DSQ⁽¹⁵⁾, le quartier va connaître le développement important d'associations et d'institutions chargées de s'occuper de la jeunesse, mais le tissu associatif à la fin des années 1980 s'essoufflera en raison d'une « récupération politique » ou de malversations individuelles. La première guerre du Golfe et la construction de l'image médiatique et institutionnelle des « jeunes issus de l'immigration » prétendus alliés objectifs de Saddam Hussein en 1991 ; les arrestations de certains « barbus » par la DST dans le quartier en 1995 ; la transformation urbanistique ainsi que la rénovation de la cité remettent en cause la présence ouvrière et immigrée de ces jeunes dans le quartier qui les a vu naître et grandir. Enfin, ces transformations entraînent également une inflation massive des loyers et des impôts locaux qui s'avère désastreuse pour des familles populaires en réelles difficultés compte tenu de la désindustrialisation locale. Ces jeunes perdent les repères territoriaux passés (traces physiques de l'espace ouvrier) et ne peuvent se projeter dans l'avenir (arrivée des activités tertiaires et de bureau) en raison notamment d'une précarité qui touche d'abord les fractions des « classes populaires » les plus fragiles. La perception qu'ont ces jeunes de la société s'inscrit dans un historique où la persistance d'un conflit latent structure leur manière d'aborder les institutions⁽¹⁶⁾.

Ces référents collectifs autour d'enjeux et d'une culture commune fédèrent un « nous ». L'existence d'un « nous » qui structure les existences d'une population ouvrière locale peut nous apparaître comme fondée en raison des traits spécifiques des modes de vie communs de ces jeunes. Néanmoins, l'existence de groupes dans l'espace résidentiel tend à nuancer fortement

un « nous » collectif. La consommation et la consommation affaiblit un sentiment. Les années 1960. L'élargissement sociale a désolidarisé de concurrence internationale où l'on note une frange de voie d'ascension sociale, et un groupe un sous-prolétariat. La situation est devenue une séparation parmi les dans cette ancienne sport : la compétition prouver sa valeur n'est pas nouvelle forme de « culte d'une certaine manière dans les pratiques. Le sport en est, par exemple : les qualifications sont prégnantes pour d'un joueur de football. La compétition s'exerce et de tournois internationaux d'année ; sport comme un mélange de performances collectives où chaque celle de l'équipe. La persécution, comme un permanent d'émancipation des corps qui doit être. L'intérêt non négligeable confirme l'existence convoité témoignage sans permission permettant d'acquiescer individuellement s'inscrire de manière tertiaires locaux. se sont vendus chères et de en termes de v paroxysme dans Golf, Mercedes et supposée ou réelle

Un second facteur gressivement in l'école. La variation de nouvelles et immigrées. La

(15) : Développement social des quartiers.
(16) : On pourrait ainsi parler d'un sentiment de « destin commun à géométrie variable » pour ces jeunes, en raison des différences de parcours scolaire et d'âge.

une forme d'hostilité envers
En effet, le déclin du
transformations parfois
du monde ouvrier),
population immigrée et
un sentiment de per-
cette manière, l'hos-
tations, la police ou
vision cynique et
est liée à un
processus historiques
relations scolaires
en policière font
de ces jeunes : une
dans la cité étu-
des au grand bandi-
des années 1970 et
tendus et conflic-
« rapines » aujour-
suite à la mise
le développe-
chargées de
à la fin des
recupération poli-
la première guerre
et institu-
« prétendus
arrestations
quartier en 1995 ; la
ation de la cité
immigrée de ces
grandir. Enfin, ces
ation massive
desastreuse pour
compte tenu de
perpent les repères
l'espace ouvrier) et
des activités ter-
une précarité qui
« populaires » les plus
de la société s'ins-
d'un conflit latent
ut, les loi.

une culture com-
« nous » qui struc-
scale peut nous
spécifiques des
nons, l'existence
rancher fortement

un « nous » collectif ici. Tout d'abord, l'incursion progressive de la consommation au sein du monde ouvrier a sans aucun doute affaibli un sentiment d'appartenance de « classe » à partir des années 1960. L'élargissement des chances objectives d'ascension sociale a désolidarisé la « classe ouvrière » et produit une forme de concurrence interne qui va s'accroître pendant la « crise » où l'on note une fragmentation entre une petite minorité en voie d'ascension sociale, la majorité confrontée à l'insécurité sociale, et un groupe en grande difficulté en passe de former un sous-prolétariat. L'esprit de consommation et de compétition est devenu un critère objectif de classement et de déclassement parmi les enfants d'ouvriers et d'immigrés observés dans cette ancienne cité ouvrière. Prenons par exemple, le sport : la compétition de soi est devenue omniprésente pour prouver sa valeur et se montrer. Certes, l'esprit de compétition n'est pas nouveau en soi, mais une forme de « culte de la performance », d'une certaine manière, s'est instituée dans les pratiques culturelles locales. Le sport en est, semble-t-il, un bon exemple : les qualités individuelles sont prégnantes pour définir le niveau d'un joueur de football, et l'esprit de compétition s'exacerbe lors de matchs et de tournois inter-quartiers de fin d'année ; sport collectif au départ, le football est un subtil mélange de performances individuelles et de compétitions collectives où chacun défend aussi bien sa propre image que celle de l'équipe pour laquelle il joue. La pratique de la musculation, comme celle de la course à pied, confirme cet état permanent d'émulation de sa personne et révèle l'idéal d'un corps qui doit être sculpté, musclé, massif et mince à la fois. L'intérêt non négligeable pour les vêtements de marque confirme l'existence de la concurrence par l'argent ; l'habit convoité témoigne d'un système symbolique de reconnaissance permettant à celui qui le porte, à la fois de se démarquer individuellement de ses camarades, mais aussi de s'inscrire de manière collective dans les « goûts » vestimentaires locaux, se portant par exemple vers des baskets souvent chères et de renommée⁽¹⁷⁾. Cette forme de compétition en termes de valorisation de soi par l'objet trouve son paroxysme dans l'acquisition de voitures haut de gamme – Golf, Mercedes ou BMW –, révélatrice de l'aisance financière supposée ou réelle des jeunes propriétaires.

Un second facteur objectif de mise en compétition s'est progressivement instauré parmi les jeunes observés : celui de l'école. La variable scolaire a imposé de nouveaux rôles ainsi que de nouvelles contraintes au sein des familles populaires et immigrées. La démocratisation scolaire apparaît comme la

L'esprit de consommation et de compétition est devenu un critère objectif de classement et de déclassement parmi les enfants d'ouvriers et d'immigrés observés dans cette ancienne cité ouvrière.

[17] : Pour cela, il suffit de se rendre dans les magasins portant l'enseigne « Foot Locker » par exemple.

Jeunes de cité : unité ou diversité.

(18) : Ceux qui ont participé à la Marche des beurs pour l'égalité et qui ont entrepris par la suite des formations d'encadrement social ou d'animation.

(19) : Ceux qui sont entrés dans des processus de délinquance dans les années 1970 et 1980.

(20) : Concernant les jeunes majeurs, leur biographie est trop courte pour voir se dessiner des carrières, même si l'on constate à leur majorité des fragmentations en raison des aspérités ou des projets individuels.

principale variable objective et explicative de la formation des groupes observés au sein de cet espace résidentiel. En d'autres termes, l'institution scolaire serait à l'origine de la répartition de ces groupes dans l'espace local – hormis la variable de l'âge qui socialise un certain nombre de jeunes en un temps précis. En effet, la variable scolaire apparaît comme la résultante des distributions spatiales où les carrières scolaires et le capital culturel construisent des trajectoires communes. Le capital scolaire détenu est à la base de la constitution des différents groupes et de la distribution des jeunes de la cité en leur sein. Pour reprendre la construction typologique exposée dans cet article, à la réussite scolaire (enseignement supérieur long) correspondent trois possibilités : l'acculturation des invisibles qui se traduit par la désertion des espaces publics de la cité, l'accès aux carrières sociales ou politiques d'une partie des anciens⁽¹⁸⁾, et le refus ostentatoire des *musulmans pratiquants* à la recherche d'une alternative idéologique, spirituelle et culturelle ; aux réussites médianes (bac professionnel au bac plus deux) correspondent les *Marocains en voie d'insertion professionnelle* rapide ; aux situations d'échec scolaire (sans diplôme, CAP, BEP), sont associés les galériens trentenaires et les kabyles déviants qui connaissent une carrière délinquante éphémère et des périodes de « galère » plus ou moins intense alors qu'une autre partie des vétérans⁽¹⁹⁾ lancés dans une carrière de « délinquance professionnelle » ne dépasseront pas l'âge de trente ans⁽²⁰⁾. C'est sans aucun doute la variable scolaire qui permet de transposer ces groupes locaux à l'ensemble des trajectoires rencontrées par les jeunes de cité d'une manière générale. Ainsi, les « jeunes de cité » qui réalisent des études supérieures ont de fortes probabilités de quitter non seulement l'univers des cités HLM mais encore de connaître une ascension sociale pouvant les amener à hauteur des classes moyennes, tandis que ceux qui sont en échec scolaire risquent, au contraire, de connaître un déclassement parfois bien inférieur à celui qu'offrait le monde ouvrier aux enfants d'ouvriers voici quarante ans, à l'image des « voyous » qui ont connu la mort, la prison ou la déchéance sociale.

Depuis vingt-cinq ans environ, un nouveau groupe social a fait irruption sur la scène politique et médiatique : celui des « jeunes de cité ». L'état de la question livré par la littérature sociologique dans ce champ dégage l'idée que ces jeunes forment un groupe social spécifique où l'on retrouve héritage ouvrier, immigration, exclusion, communautarisme, délinquance, violence, discrimination et racisme. Il ressort également que la singularité de ces jeunes se manifeste au travers de pratiques culturelles qui leur sont spécifiques, des modes de vie souvent marginalisés, à mi-chemin entre « culture de rue » – violence, trafic de drogue et échec scolaire –, héritage

traditionnel des modes de vie urbains. Il faut donc montrer que la culture de rue n'est pas une toire sociale et la culture de rue ne permet pas de dépasser le cadre d'analyse des jeunes élus politiques. En effet, les distributions spatiales des jeunes de cité que nous avons pu observer ne permettent pas de noter la nature des rapports qui véhiculent ces distributions par-delà les divers groupes et la complexité des jeunes observés. Il faut donc porter sur la validité des analyses médiatico-politiques de la « culture de banlieue ». Les pratiques spatiales des jeunes de cité homogénéisent-elles l'espace ou ont-elles un effet contraire sur cette complexité où les trajectoires sociales et les modes de vie et de valeurs de ces jeunes d'une culture cathodique ou d'une culture résidentielle ou la culture de rue sont complémentaires.

traditionnel des parents et appropriation particulière des modes de vie urbain en Occident. Cet article se proposait ici de montrer que l'enquête ethnographique appuyée par l'histoire sociale et la connaissance implicite du terrain peut nous permettre de dépasser les clichés médiatiques et proposer un cadre d'analyse plus approfondi que certains experts ou élus politiques. En effet, à travers l'observation des pratiques

spatiales des jeunes d'une cité, nous avons pu observer à la fois l'existence de groupes spécifiques mais également noter la complexité de la nature des rapports sociaux que véhiculent ces derniers. Cet article, par-delà les diversités, les paradoxes et la complexité que vivent les jeunes observés ici dans leurs rapports sociaux, propose de s'interroger sur la validité réelle de la notion médiatico-politique de « jeunes de banlieue ». Les variabilités des pratiques spatiales infirment le regard homogénéisant que nous pouvons avoir sur cette jeunesse évoluant

dans des quartiers défavorisés. Ce constat soulève alors la complexité où l'ambivalence entre fragmentation des trajectoires sociales et recomposition culturelle autour de modes de vie et de valeurs communes doit nous inviter à regarder ces jeunes d'une autre manière, au-delà du prisme d'un tube cathodique ou d'enjeux imminents tels que l'élection présidentielle ou la mise en place d'une politique sécuritaire supplémentaire.

La singularité de ces jeunes se manifeste au travers de pratiques culturelles qui leur sont spécifiques, des modes de vie souvent marginalisés, à mi-chemin entre « culture de rue » – violence, trafic de drogue et échec scolaire –, héritage traditionnel des parents et appropriation particulière des modes de vie urbain en Occident.